Trompe-l'oeil : la vérité, contre-nature

Fanny Dargent

► To cite this version:

Fanny Dargent. Trompe-l'oeil : la vérité, contre-nature. Revue Française de Psychanalyse, 2015, Mensonge, 79 (1), pp.68 - 78. 10.3917/rfp.791.0068 . hal-01494021

HAL Id: hal-01494021

<https://hal.science/hal-01494021>

Submitted on 23 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Trompe l'oeil : la vérité, contre-nature

FANNY DARGENT

« Je suis sûre que ce n'est pas un transfert. On pourra me dire ce qu'on veut, s'il y a une chose dont je suis sûre c'est que ce n'est pas un transfert. Je sais qui je suis. Je sais que j'aime les femmes et pas les hommes. On peut me raconter ce qu'on veut, le transfert, le contre-transfert, je sais ce que je ressens. J'ai eu un coup de foudre ». Faudrait-il, se demande-t-elle, qu'elle aille voir quelqu'un d'autre ? Voilà trois ans que je la reçois et l'aveu de son amour, la déception et la rancœur qui s'ensuivent, entravent la poursuite du traitement malgré un long chemin parcouru.

Cette femme était venue lorsque, sans crier gare, un effondrement dépressif avait paralysé ses capacités de travail et de liens, la cloîtrant chez elle et l'enchaînant chaque jour davantage à l'angoisse et aux idées folles... un monde qui lui était jusqu'alors absolument inconnu. Et ce qu'elle attendait depuis, anxieusement, c'était qu'on lui dise ce qu'elle avait – quelle maladie – et qu'on lui procure un remède, afin que tout, de ses habitudes de vie et de pensée, redevienne au plus vite comme avant. Sa crainte était précisément de ne plus redevenir comme avant. Deux événements marquaient pour elle à présent le tissu de sa vie: le décès de son père, quelques années plus tôt, et cette chose inconnue qui lui arrivait. Sa détresse était touchante, tout comme sa personne, au visage et aux paroles franches. À raison de deux séances par semaine associées à un suivi médical, les symptômes les plus invalidants cédèrent rapidement. Chaque pas qui la ramenait à sa vie d'avant était une victoire qu'elle me contait avec enthousiasme et soulagement. Mais voilà, ses habitudes de pensée, elles, s'égarèrent hors du chemin qui devait la ramener au connu et se trouvaient bousculées; par ce qu'elle découvrait d'elle-même et par cet amour imprévu. Et malgré tout le savoir convergent qu'elle avait fiévreusement recueilli, dans des ouvrages spécialisés et autour d'elle, sa conviction restait inébranlable. Le transfert, il ne s'agissait pas de ça.

Il faudra à Freud un certain temps avant de trouver la méthode analytique, la libre association, qui contraint paradoxalement le langage à se laisser aller à dire ce qui vient et lui impulse une direction de vérité là où le discours, réfléchi, l'en éloigne. Vérité, ici, à entendre dans une acception propre – et tout sauf simple – à la spécificité de la technique analytique: du côté de l'événement, de l'accident du discours qui constitue précisément la clinique. Une fois l'hypnose et la primauté de l'intervention de l'analyste abandonnées au profit de la libre association du patient, le problème posé à la technique psychanalytique du statut du mensonge et de la vérité se complique considérablement avec le transfert, cet imprévu par excellence qui s'empare du site pour ne plus le lâcher. Alors qu'il entrevoit tôt le phénomène, Freud insiste d'abord sur le caractère négatif et mensonger de celui-ci, qualifié, en 1895, de « compulsion associative sur la personne du médecin », sous-tendue par « un faux rapport, une mésalliance »: « Le transfert au médecin se réalise par une fausse association » (1895*d*, p. 245-246). La tension est de taille: d'un côté, l'invitation à la libre association, seule à même de rencontrer des éclats de vérité, de l'autre, la compulsion à la fausse association.

Au fil des patients, Freud prend la mesure de la force motrice du transfert, notamment amoureux, en même temps que sa fonction paradoxale au sein du traitement, tout à la fois précieux allié et redoutable ennemi. Les frontières qui départagent le vrai du faux, au départ relativement assurées, s'en trouvent sensiblement diluées. L'obscur phénomène de l'amour de transfert fait éclater la nature des rapports qu'entretiennent vérité et mensonge; éclatement ou effritement quasi visible à l'œil nu au fil du texte de 1915. Cette fausse association peut-elle être considérée comme un amour véritable? À quels indices peut-on reconnaître l'authenticité de celui-ci? « Rien ne nous permet, conclut finalement Freud, de dénier à l'état amoureux qui apparaît au cours de l'analyse, le caractère d'un amour "véritable" » (1915*a* [1914], p. 127). Au mot "véritable" sont ajoutés toutefois des guillemets, marque de l'embarras, de ce qui reste en suspens pour qualifier la chose.

« Le traitement psychanalytique, dit aussi Freud au début de son texte, repose sur la véracité, c'est même à cela qu'est due une grande partie de son influence éducative et de sa valeur éthique. (...) Celui qui s'est bien pénétré de la technique analytique n'est plus capable d'avoir recours aux mensonges et aux artifices dont ne saurait se passer le médecin ordinaire » (Freud, 1915*a* [1914], p. 122). Au-delà d'une quête de précision quant à la nature de l'amour de transfert, Freud différencie dans ce texte de 1915, sans

le présenter comme tel, la véracité du processus analytique et la nature “véritable” de l’amour de transfert; deux vérités de nature absolument différentes qui s’entremêlent... et se combattent. Ce sur quoi me semble insister Freud ici, ce n’est pas tant l’éthique, nécessaire, de la personne de l’analyste mais le fait que l’analyse (et non l’analyste), en tant que processus de déliaison qui défait les multiples ruses des mots et des affects, a toujours raison.

Les ruses du langage et de l’affect sont nécessaires au moi face à son inéluctable division et à la pluralité de ses liens de dépendance: « Dans sa position intermédiaire entre ça et réalité, le moi n’est que trop souvent soumis à la tentation de devenir complaisant, opportuniste et menteur, un peu comme un homme d’état dont les vues sont justes mais qui veut gagner les faveurs de l’opinion publique » (Freud, 1923*b*, p. 302). L’opinion publique, c’est le surmoi, dont l’amour est vital pour le moi, –et c’est aussi le ça tant leurs liens demeurent étroits. Le moi ment pour avoir la paix et conserver l’amour (notamment du surmoi et, par transfert, de l’analyste), pour éviter la guerre, la perte de l’amour, le déplaisir et l’angoisse.

Et lorsque Freud évoque « la pressante envie de vérité qu’ont les humains » (Freud, 1901*b*, p. 315) ou encore qu’« il va de soi pour l’enfant de dire la vérité, que le mensonge ne va pas du tout de soi » (Freud, 1909, p. 201) c’est à l’état d’ignorance qu’il se réfère, avant la langue et sa ruse, lorsque la chose ne pouvait être qu’elle-même, et non un symbole ou un substitut. C’est-à-dire avant la conflictualité psychique entre désirs et interdits, marquée par le refoulement, la censure et les déformations qu’elle impose à la pensée, aux mots et aux affects.

Ici, le mensonge, en tant que ruse et solution de compromis face à la pression conflictuelle, occupe un statut intermédiaire : à la fois négatif lorsqu’il rejette et nie une réalité déplaisante, et positif, lorsqu’il s’agit d’inventer des histoires... et des amours. « Quand Freud écrit que l’amour de transfert ne peut pas être différencié d’un “véritable” amour, souligne Pontalis, il reconnaît du même coup que tout amour est amour de transfert, non parce qu’il ne ferait qu’en répéter un autre, infantile, mais parce qu’il crée son objet, qu’il l’invente dans le double sens du mot invention: fiction et retrouvaille » (Pontalis, 2002, p. 57). L’amour de transfert est un amour inventé à partir d’une méprise: c’est un acte – et non un langage – qui se trompe d’époque et d’objet. Sa ruse

consiste à faire tenir ensemble l'erreur (sur la personne) et l'authenticité¹. « Comment, s'interroge Dominique Clerc, résoudre cette tâche qui peut sembler insurmontable: extirper ce qui sonne vrai dans un mensonge, quand le vrai est, dans le mensonge, ce qui constitue l'essentiel? » (Clerc Maugendre, 1991, p. 6).

Face au mensonge du moi et à la méprise du transfert, seul le processus de déliaison de l'analyse peut espérer atteindre une plus grande justesse de vue du patient. C'est notamment par le travail de construction, à partir de son écoute déliante, que l'analyste résout, d'une certaine façon et idéalement, le problème de la duplicité du transfert (vrai et faux) en y substituant la construction correcte d'un fragment de l'histoire infantile, à partir des indices émanant précisément du transfert. « Une analyse correctement menée convainc fermement le patient de la vérité de la construction, ce qui, du point de vue thérapeutique, a le même effet qu'un souvenir retrouvé² » (Freud, 1937d, p. 278). À la mésalliance – la conviction amoureuse de transfert – doit répondre la fiabilité de la construction-interprétation. Ou, pour le dire autrement, face à la difficulté posée par la dialectique mensonge / vérité, Freud transfère un problème impossible – la nature du transfert – sur le terrain, possible, de la technique analytique. À l'emprise de l'affect subi se substitue le patient travail de penser.

UNE TROUBLANTE CONVICTION

Dans ce moment où elle me fait l'aveu de son amour, révélé au premier regard, au premier entretien – « dès que [j'ai] ouvert la porte » – et jusque-là gardé secret, et tandis que je cherche les mots qui pourraient alors être entendus par elle, me revient l'un de ceux qu'elle avait employé au cours de ce premier entretien. Il m'avait retenue, comme une bizarrerie: « contre-nature ». Le mot était utilisé pour qualifier la nature des

¹En allemand, *vertauschen* (échanger) s'apparente à *tauschen* (leurrer, tromper), infléchissant l'idée de substitution du côté du mensonge: « À vrai dire, nous ne pouvons renoncer à rien, nous ne faisons qu'échanger [*vertauschen*] une chose contre l'autre; ce qui paraît être un renoncement n'est en réalité qu'une formation substitutive », in S. Freud, 1908e, p. 36.

²Freud laisse en suspens l'explication de ce phénomène: « Dans quelle condition cela a lieu et de quelle façon est-il possible qu'un substitut apparemment si imparfait produise quand même un plein effet, c'est ce qui devra faire l'objet de recherches ultérieures » (1937d, p. 278).

relations professionnelles. Son caractère franc et spontané se heurtait violemment aux règles de l'entreprise, entre langue de bois et compromis, que ses responsabilités croissantes l'obligeaient à adopter de plus en plus fréquemment. « Je ne peux pas dire et être comme je pense, et ça, c'est contre-nature. Je vais au travail contre-nature » avait-elle conclu, face à ce qu'elle vivait comme une atteinte profonde à l'authenticité et la franchise qui caractérisaient son style relationnel. Dans la bouche de cette femme, homosexuelle, le mot m'avait semblé sonner trop vite, et trop facilement, comme la trace d'un jugement de condamnation et il avait conservé son poids d'étrangeté dans mon esprit. « Contre-nature » et « coup de foudre » s'associaient à présent.

Au cours des trois années de traitement, elle avait eu l'occasion de revenir fréquemment sur son enfance, sur l'amour qu'elle éprouvait pour ses deux parents et sur celui qu'elle recevait (mais jamais sur l'amour entre ses parents), sur la perte de son père et la façon dont les liens familiaux s'étaient reconfigurés depuis. La fragilité des uns et des autres l'avait conduit à prendre la place de « pilier », jusqu'à son récent effondrement.

À présent, elle se souvient, petite fille, des soirées passées avec son père, tout contre lui dans le grand canapé, du plaisir de l'avoir pour elle seule et puis la chute : « la misoli de sa mère ». – Misoli? je demande, car le mot m'est parvenu d'un bloc, insensé. Elle rit : « oui, mise au lit, mise-à-mort ! (...) Quand ma mère venait, ça signifiait la fin des bons moments ». Le glissement discret de la langue, de la mise au lit par à la mise au lit de la mère, de la mise à mort par à la mise à mort de la mère évoque ce rêve où elle me voyait immobile et très pâle, dans un lit d'hôpital. « Mon père, dira-t-elle à cette période, celle de l'aveu de son amour, n'a jamais été aussi présent qu'en ce moment ». C'est peu de temps après qu'elle demandera à passer à une séance afin de pouvoir « régler les dettes qu'elle a avec sa mère ».

Une première construction : c'est la fidélité à la mère qui met en péril la poursuite du traitement. Cette même fidélité qui l'a sans doute détournée du père, et des hommes, entraînant le refoulement massif des motions pulsionnelles sensuelles qui se réveillent à présent à la faveur de l'incarnation transférentielle. À travers elle, c'est en effet l'amour sensuel pour le père qui se ranime avec passion et semble trouver un lieu, en même temps qu'il vient brouiller les certitudes quant à l'économie libidinale familiale. L'attachement tendre pour lui, elle en avait beaucoup parlé mais c'est à l'excès, jusqu'alors refoulé, qu'elle se trouvait à présent confrontée. C'est en effet

lorsqu'émergea le matériel ayant trait au désir pour le père qu'elle déclara sa passion transférentielle, comme une ultime ligne de résistance face à la poussée du refoulement. L'interprétation de ses désirs rencontra une interrogation inquiète quant à la féminité qu'on ne lui avait jamais apprise, dit-elle, et dont le souvenir s'associait aux non-dits et aux moqueries, notamment celles des hommes de la famille. « Même aller chez le coiffeur, j'ai peur de perdre mon identité ».

« Je sais qui je suis. J'ai eu un coup de foudre ». L'affirmation concernant l'être et l'avoir ne dit-elle pas précisément le vacillement du sentiment d'identité face à la force de la reviviscence des désirs sensuels pour le père – et de l'attaque transférentielle ? « L'activité hallucinatoire, souligne Michel Gribinski, est proche, par bien des aspects, de l'activité transférentielle – avec laquelle elle partage un “sentiment” particulier, fait à la fois d'une conviction absolue et d'un doute plus ou moins accessible quant à la pertinence de cette conviction » (Gribinski, 2005, p. 34). Et il est intéressant de noter que Freud évoque la question de l'hallucination et du délire à la fin de son article « Constructions dans l'analyse », reconnaissant, dans ces formes particulières de productions psychiques, « un morceau de vérité historique. [...] La croyance compulsive que rencontre le délire tire sa force justement de cette source infantile » (1937, p. 279). Et bien qu'il se défende de tout lien (« j'ai cédé à l'attrait d'une analogie », p. 280), faute d'argument précis, on peut voir dans ce texte la façon dont la nature du transfert emprunte au statut du délire, sans pour autant basculer dans l'érotomanie.

Dans un article passionnant, P.-L. Assoun envisage le coup de foudre à la manière d'une pensée subie comme un affect. Cet affect majeur qui cache une pensée serait une solution dont le sujet ne connaît pas le problème. « Le mystère, c'est que le sujet ne sait pas quel problème est là sous ses yeux, ainsi « solutionné », mais il a la conviction qu'il l'est » (Assoun, 1994, p. 45). Le coup de foudre transférentiel serait à la fois effet de l'attaque pulsionnelle et solution (résistance) face à l'émergence de représentations perçues par le moi comme menaçantes.

Je ferai l'hypothèse que ce problème concerne précisément le sentiment d'identité de la patiente. Et il faudrait alors penser l'articulation entre fixation aux objets et sentiment d'identité. Ici, la franchise est indissociable de la fidélité aux objets infantiles ; elle serait une forme de résistance face au devoir d'infidélité : tromper les premiers amours est une autre façon de penser la capacité au mensonge.

La poussée du refoulé trouble, d'un même mouvement, le jugement de réalité, le statut de la vérité et le sentiment d'identité. Et si la passion de transfert agit les motions pulsionnelles infantiles et entraîne l'inquiétante intimité d'une conviction inébranlable, elle n'en protège pas moins du vacillement des frontières du moi engendré par le réveil de ces motions.

Elle dit aussi : « Je veux rester une petite fille sage qui ne fait pas de bêtises. Rester le bébé, la petite fille de ma mère. Il n'y a pas de sexualité chez les bébés et les enfants ». Cette représentation-là, identité fictive, idéale, atemporelle, dont la perte est tant redoutée, représente-t-elle précisément la « nature » qu'elle souhaite ardemment retrouver et contre laquelle tant de choses semblent à présent s'opposer? Une identité idéalement asexuelle bien que paradoxalement, secrètement, indissociable des objets interdits. La ruse du transfert consiste précisément à confondre la nature de l'idéal et la puissance de l'activité pulsionnelle, c'est-à-dire la nature narcissique de l'investissement transférentiel et sa charge libidinale objectale.

Parce qu'elle est indissociablement scellée, après-coup, à l'activité sexuelle de l'enfant, la sexualité humaine est-elle par essence contre-nature? Du point de vue du narcissisme, certainement. Contre la nature du moi qui tend à l'unité, la constance et la paix. Même si c'est au prix d'un renoncement plus ou moins partiel à la réalité. Contre-nature est aussi à entendre dans le sens de transgressive ; sens appelé par l'attachement aux objets infantiles interdits.

Car *in fine*, à l'authenticité de l'amour de transfert s'oppose, non pas le mensonge, mais l'interdit. C'est ce qui donne à cette passion véritable, à l'image de la démesure de l'amour qui porte l'enfant vers l'adulte, son caractère transgressif. Dans l'épaisseur de l'expérience limite du transfert qui emporte la conviction au premier regard, le mot « contre-nature » me semble porter la trace et de l'interdit et de l'acte transgressif (l'accomplissement transférentiel). Mais ce qui me paraît essentiel, c'est la façon dont la technique analytique n'a d'autre choix que de s'y mêler notamment lorsque le travail de construction porte sur le transfert. Si, comme nous l'avons évoqué précédemment, à la mésalliance du transfert doit répondre la fiabilité de la construction, c'est alors la question de la nature de l'interprétation du transfert qui se trouve posée. « La vérité, dit l'un des personnages du roman de Fitzgerald *La fêlure*, ne saurait être contre nature » (p.

293). Or, ainsi que l'évoque Michel Gribinski, « l'interprétation de transfert, qui est l'expérience qu'en font, ensemble, l'analyste et son patient, est contre-nature, absolument transgressive, peut-être seule capable d'inventer, de faire apparaître l'événement derrière l'incident » (Gribinski, 2005, p. 49).

La méprise – et la secrète transgression – consiste, du côté du patient, à confondre l'obligation de tout dire avec la preuve d'amour, créant le paradoxe inhérent à la situation transférentielle (et à la division psychique) : ne rien cacher pour ne pas perdre l'amour, mentir, ruser pour conserver les liens aux objets interdits, c'est-à-dire pour éviter l'expérience douloureuse du renoncement. La conviction amoureuse de transfert détourne, et en cela protège de la perte et du renoncement. C'est là son acte de résistance.

On le voit, la dialectique mensonge – vérité ne peut suffire à rendre compte de l'étrangeté du transfert et de la méthode analytique. À partir du moment où l'hypothèse de la réalité psychique est posée – dont le statut n'a rien à envier à la réalité objective tant les effets de l'une viennent concurrencer la prise en compte de l'autre – les rapports entre vérité et mensonge se compliquent de ceux qu'entretiennent réalité et mensonge. Si la conflictualité psychique, qui met en tension réalité psychique (fantasmes inconscients) et principe de réalité rend le moi menteur par nécessité (l'art de la ruse), la tendance au mensonge qui en découle relève de la méprise³, de la méconnaissance issue du refoulement plus que du mensonge symptomatique.

SECRETS ET MENSONGES : L'ORIGINE ET LA LACUNE

Pour cette autre patiente, la compulsion aux mensonges (et aux vols) constitue, à priori, un symptôme que l'on pourrait qualifier d'identifiant – dans le discours de la mère. Les vols, me dit Chan (toujours de l'argent), « ce n'est pas pour acheter des choses, c'est pour l'adrénaline » et les mensonges, « c'est pour être plus intéressante » : s'exciter à voler, s'inventer dans les mensonges. Adoptée à quelques mois par un couple de français désespérant d'avoir un enfant, Chan est adolescente au moment où je la rencontre,

³Freud évoque « l'auto-trahison psychique » (1906c, p. 19).

adressée par l'école et ses parents face à la surenchère des conflits et des conduites transgressives. Je recevrai les parents, accompagnés ou non de l'adolescente, et celle-ci seule. Le cadre ne peut être tenu et la prise en charge prend l'allure, décousue, de celles des patients « anti-sociaux » pour lesquels, selon Winnicott, la psychanalyse n'est pas adaptée – du moins dans un premier temps. Des bribes de séances, je me souviens du poids de l'idéalisation de la mère par la fille, de la complicité impudique entre le père et l'adolescente et de l'ambivalence manifeste de la mère. « Des mensonges encore », se plaignait-elle au téléphone pour motiver un nouveau rendez-vous, parfois après plusieurs mois de disparition. Cette mère, qui se croyait stérile, m'avoua avoir caché sa grossesse, survenue au cours de la procédure d'adoption, de peur qu'on lui refuse l'enfant. Étrange aveu, aussi, lorsqu'au cours d'un entretien psychologique antérieur, elle avait dévoilé, au hasard d'une question concernant sa grossesse, que sa fille était adoptée. Chan a alors 10 ans et ne cessera, pendant les mois suivants, de regarder « toutes les femmes croisées dans la rue avec un enfant », se demandant si ce pouvait être sa mère. Aveu encore, lorsqu'après de longs mois d'absence, la mère reprend contact face à l'aggravation des mensonges et des vols. « Y-a-t-il quelque chose que Chan ne connaît pas de son histoire? », je m'entends demander, comme acculée par la tonalité opératoire et factuelle de ces mois de répétition. La réponse, sans détour, dévoile l'identité de la mère biologique, du moins sa part honteuse, l'activité qui la faisait vivre, dans les bars d'une petite ville cambodgienne. Vérité, précise-t-elle, tenue cachée pour que l'enfant conserve une bonne image de cette mère inconnue.

Le père était absent, comme une lacune au milieu de l'aveu mais nous étions à nouveau trois. Quelle scène venait ainsi se répéter? À quelle place étais-je convoquée, dans la psyché maternelle?

Dans ce fragment clinique, si lacunaire de par la discontinuité des rencontres, j'avais été frappée par cette sorte de fascination en miroir scellée par les secrets et les mensonges qui semblaient circuler indifféremment entre les parents et leur fille adoptive. La mère avait dit connaître si bien sa fille qu'elle savait d'avance les mensonges et les mauvais coups qui se préparaient. Les mensonges ne se constituent-ils pas en miroir ou en réaction à ceux des parents? C'est la thèse soutenue par un certain nombre de cliniciens (D. Marcelli, 2006, S. Korff-Sausse, 2009). Ont-ils pour fonction de protéger ceux de la mère ou bien servent-ils une quête de vérité au sujet de l'histoire méconnue?

C'est une autrepiste que je souhaite brièvement explorer.

Avant les travaux de Victor Tausk(1919) puis de PieraAulagnier (1976), Stekel suggérait déjà que « l'enfant est incité à mentir par son désir de voir si ses parents devinent ou non ce qu'il sait; [pour]mettre les adultes à l'épreuve » (Stekel, 1909, p. 200). Dans cette même lignée, Michel de M'Uzan a mis en évidence la façon dont « l'individu sculpte sa propre image contre l'autre, comme s'il avait le sentiment d'être en train de poursuivre une entreprise interdite, l'autre étant perçu comme hostile à toute prise de liberté. L'intervention du mensonge, destinée à couvrir une transgression pourtant programmée, devient donc inséparable de l'édification du sentiment d'identité » (De M'Uzan, 1988, p. 138). Cette capacité au mensonge, en même temps qu'elle travaille pour les intérêts « intimes » du sujet, ouvre la voie à l'angoisse d'être découvert⁴.

Le mensonge partage avec le secret le geste qui sépare, écarte, exclut. Il s'agit d'y être ou non. On pense bien sûr à la scène primitive, originaire, où l'on n'était pas et qui ne cesse de faire sentir ses répliques chaque fois qu'on n'y est pas, quelque part, essentiellement dans la tête des gens – notamment de l'analyste. (Chan avait d'ailleurs l'habitude de voler les clés de la chambre de ses parents ou encore le bip du volet mécanique qui lui permettrait de rentrer dans la maison, après ses escapades nocturnes).

La compulsion au mensonge, telle qu'elle existe chez Chan, signe cependant plutôt l'échec de cette capacité du moi dans la mesure où les mensonges ne cessent d'être dévoilés. Un mensonge réussi ne sera jamais perçu comme tel. C'est donc assez directement en lien aux objets que le mensonge, comme acte symptomatique, peut se penser. Objets internes dont la proximité, angoissante, serait contre-investi par les mensonges, perçus comme une réalité plus supportable. C'est l'idée de Pierre Fédida : « lorsque la situation est intenable, il y a au moins le mensonge. Le mensonge joue le rôle d'une parole protectrice par rapport au monde interne. » (Fédida, 2007, p. 41). Cette tentative de protection du monde interne se complique de cette sorte d'alliance scellée, entre les parents et la fille adoptive, par le « jeu » des mensonges découverts, indissociable des réalités tenues secrètes.

⁴« Les parents savent tout », le surmoi prend le relais. Mais lui en sait, parfois, plus que le moi. On pense à *La boccadella Vérità* qui, selon la légende romaine, mangerait la main de tous ceux qui, en la plaçant à l'intérieur, prononceraient un mensonge.

Il faudrait penser le mensonge comme une scène. Non pas celle qui viendrait en masquer une autre, supposée « véritable » – et inaccessible, sauf par les voies secondaires, construites et déformées, du fantasme – mais une scène construite en réaction à une lacune touchant le sentiment d'identité, la façon dont le sujet a été investi. Le mensonge pourrait être une façon de s'assurer d'être quelque part (avec un objet « à soi »)⁵.

Il m'était difficile de penser Chan, pas seulement de penser à elle, et je me dis maintenant que la brutalité de ma question au sujet de la vérité de son histoire, répondait aussi bien à un désir de savoir (en lien à la curiosité sexuelle) qu'à son besoin à elle de rester en contact avec ses mensonges, et par là même, avec ses objets (au-delà du besoin, indiscutable, de vérité concernant son histoire).

L'expérience de créer des mensonges et d'être pensé en train de mentir devient plus certaine que celle de se confronter à la réalité de l'autre, incertaine dans l'articulation intime qu'elle entretient avec sa propre réalité psychique. En arrière-fond des mensonges, c'est peut-être la réunion des représentations maternelles, entre mère biologique et mère adoptive, entre mère idéalisée et mère « sexuelle » que Chan tente, tout à la fois, d'éviter et d'effectuer et, par là même, la construction d'une représentation d'elle-même.

« Je ne mens pas, dit l'anti-héros du roman *Karoo*, parce que j'ai peur de la vérité mais, plutôt, en une tentative désespérée de préserver ma foi en son existence. Quand je mens, j'ai l'impression de vraiment me cacher de la vérité. Ma terreur, c'est que si jamais je cessais de me cacher de la vérité, je pourrai découvrir qu'elle n'existe même pas » (Tesich, 2012, p. 170). Le mensonge est une scène construite qui aurait pour fonction d'en maintenir vivante une autre, qui n'a pas et n'aura pas lieu mais dont l'existence, lacunaire, a le poids d'une réalité identifiante.

Fanny Dargent
100 quai de la Rapée
75012 Paris
fanny.dargent@aliceadsl.f

⁵A la fin de son texte « Objet transitionnel et phénomène transitionnel », Winnicott envisage le mensonge comme une tentative de « combler une lacune dans la continuité de l'expérience à l'égard d'un objet transitionnel », (Winnicott, 1969, p. 186).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Assoun P.-L. « Au premier regard », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n°49, 1994, p. 37-57.
- Aulagnier P. (1976), « Le droit au secret : condition pour pouvoir penser », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n°14, 1976, p. 141-157.
- De M'Uzan M. (1988), « Trajectoire du mensonge », in *La bouche de l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1994.
- Clerc Maugendre D., « L'excessive nature du transfert », in *Nouvelle revue de psychanalyse*, n°43, 1991.
- Fedida P. (2001-2002), *Humain/ déshumain*, Paris, Puf, Petite bibliothèque de psychanalyse, 2007.
- Fitzgerald F. Scott (1936), *La fêlure*, Paris, Gallimard, folio, 1963.
- Freud S., J. Breuer J. (1895d), *Études sur l'hystérie*, Paris, Puf, 2002.
- Freud S. (1901b), « Psychopathologie de la vie quotidienne », in OCF. P, X, Paris, Puf, 2012.
- Freud S. (1906c), « L'établissement des faits », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, folio essais, 1985.
- Freud S. (1908e), « Le créateur littéraire et la fantaisie », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, folio essais, 1985.
- Freud S. (1909), « Séance du 7 avril 1909 », in *Les premiers psychanalystes, Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, Paris, Gallimard, 1978.
- Freud S. (1915a[1914]), « Observation sur l'amour de transfert », in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 2004.
- Freud S. (1923b), « Le moi et le ça », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque payot, 2001.
- Freud S. (1937d), « Constructions dans l'analyse », in *Résultats, idées, problèmes t.II*, Paris, Puf, 1998.
- Gribinski M., « L'hallucination amoureuse », in M. Gribinski et J. Ludin, *Dialogue sur la nature du transfert*, Paris, Puf, Petite bibliothèque de psychanalyse, 2005.
- Korff-Sausse S., « Mentir pour dire le vrai. Le mensonge, le déni et l'affabulation », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 1/2009, n°75.
- Pontalis J.-B., *En marge des jours*, Paris, Gallimard folio, 2002.

Stekel W. (1909), in *Les premiers psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne, t. II*, Paris, Gallimard, 1978.

Tausk V. (1919), « De la genèse de l'appareil à influencer au cours de la schizophrénie », in *Œuvres psychanalytiques*, Paris, Payot, 1975, p. 177-217.

Tesich S., *Karoo*, Paris, Points, 1998.

Winnicott D.W. (1951), « Objets transitionnels et Phénomènes transitionnels », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.

Winnicott D.W. (1956), « La tendance antisociale » in *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot, 1994.